

Entretien de Michel DUCOM

Livre du LIEN

Mené par Odette et Michel Neumayer

Le 9 mai 2008

- Quels ont été vos passeurs dans l'Education Nouvelle ? Et à quel moment cela s'est passé ?

MD : Mon premier contact avec l'EN date de bien avant que je sois adhérent au GFEN. J'avais vu grâce à Pierre Raymond qui était au GFEN les brouillons qu'il avait de "Doué ou non-doué" !

- J'ai dit : "C'est génial, le GFEN !", et j'ai voulu adhérer. Donc, mon passeur a été Pierre Raymond et le bouquin "Doué - Non doué". À l'époque, j'étais communiste et tout à coup je me suis rendu compte que c'était ça le communisme ! C'était : les dons, ça n'existe pas ! Pour moi, cela a été une sorte de mise en cohérence de toute ma vie professionnelle avec ma vie politique. Ça marche ensemble. J'ai demandé à adhérer au GFEN, et à ce moment-là, il fallait avoir deux parrains qui soient des gens de l'université... et je n'en ai eu qu'un ! C'était Wittwer, qui était à l'époque Président du GFEN. Résultat on m'a dit : "On ne peut pas te prendre au GFEN". Cela devait se passer en 1964 ou 1965. J'ai trouvé ça bizarre, mais en même temps, je jouais au rugby, donc les dimanches étaient pris, les entraînements dans la semaine. Donc, j'ai adhéré à l'ICEM ! C'était très sympa j'y suis resté huit ans. J'étais prof. Dans un collège.

- Dans quelles filiation(s) vous sentez-vous ?

Pour moi, les filiations, c'est aussi Freinet. J'ai commencé avec tout le matériel Freinet. J'ai débuté comme prof. en 63. Il faut dire qu'en 64 et en 65 j'étais un prof. classique. Je me retrouve à faire du Freinet au Collège, avec un limographe. Je suis tombé sur un instituteur, Dufour, il a été d'une patience ! À l'époque je ne le savais pas, mais maintenant, je sais. Qu'est-ce qu'il aimait les jeunes ! Il m'a prêté des fichiers et m'a fait choisir entre l'imprimerie et le limographe. J'ai choisi ce dernier parce que je n'arrivais pas à lire les caractères à l'envers.

J'ai eu l'impression de mieux réussir avec les méthodes Freinet qu'avec les méthodes classiques, les seules que je connaissais

J'entends dire pis que pendre du GFEN, à l'ICEM, je suis mal vu en tant que communiste.. Mais le copain Dufour me soutenait, je le voyais presque tous les jours. Il savait la difficulté à faire du Freinet au collège.

Au bout de quelques années, j'ai eu une crise avec l'ICEM. Pour moi, l'évaluation de l'ICEM c'était la vie coopérative, ce que disaient les enfants, mais c'était aussi les résultats que je voyais avec les fichiers autocorrectifs. J'étais prof. de lettres et un jour je me suis rendu compte que les enfants pour qui je me battais (enfants des ouvriers agricoles) avaient moins de résultats que les autres. Je vois encore ces fichiers autocorrectifs et je me rends compte que le fils du pharmacien avait tout fait lui... bref, la ségrégation sociale était dans ma classe.

Je vais voir Dufour et lui ai annoncé que je n'adhérais plus à l'ICEM. C'était vers le mois de mars. Revenu à des méthodes classiques pour le reste de l'année, cela a été l'horreur ! Pour moi et pour les élèves. Je n'y croyais plus. La classe était propre, plus de papiers sales pour le limographe... Terminé.

Dans l'hiver de l'année suivante, je rencontre une psychologue scolaire du GFEN, Françoise Effel (de son nom d'écriture), elle écrivait et j'avais moi-même publié des bricoles dans des

revues. J'ai reçu une lettre qui m'invitait à une réunion. Un groupe travaillait sur la poésie, au GFEN. J'ai rencontré Jacques Wittwer (psychologue, président d'université à Bordeaux qui a participé à la création des Sciences de l'Éducation en France avec G. Mialaret), et j'ai adhéré au GFEN. J'ai retrouvé Pierre Raymond, ravi de me revoir. En 1971 et les premiers ateliers on les a faits là, avec Françoise et un autre type qu'on a perdu de vue d'ailleurs. On travaillait dans un groupe qui parlait de poésie contemporaine, mais on s'ennuyait tellement qu'un jour on s'est dit "Et si on mettait les gens à écrire !". Je ne sais pas qui a eu l'idée, elle, moi, le troisième ? On s'est mis à se préparer entre deux réunions mensuelles. On n'avait pas Internet à l'époque. Dans l'hiver, on a fait un premier atelier d'écriture. Et ça a marché, tout de suite avec les adultes qui étaient là, pas nombreux (6 ou 7), on était trois à avoir préparé pour les 5 autres. On s'est aperçu, en discutant avec les gens sitôt après l'atelier "Qu'est-ce que vous en pensez ? N'était-ce pas mieux que ce qu'on faisait avant ?" on a discuté sans arrêt de l'atelier. Donc, on a trouvé la formule au premier coup : "discuter sur ce qu'on venait faire". Ils ont dit : "il faut recommencer". On s'est donc revus pour préparer la séance suivante, autre chose. On s'est dit, c'est vraiment bien la discussion qui a lieu après. La structure en deux temps de l'atelier était trouvée !

Pierre Raymond, directeur d'école, nous soutenait dès que l'on proposait quelque chose. Et cela a été une leçon pour moi. Il était à la fois au CEMEA et au GFEN. Il m'a tout appris. Dans le train pour aller au BN, il m'expliquait ce qui allait se passer et au retour nous analysions... Comme les voyages duraient 5 heures... Le groupe portait comme nom « Commission Poésie », créé par Françoise Effel. Elle ne connaissait pas encore Michel Cosem que nous avons vu bien après, peut-être en 75 ? Je l'ai rencontré au stage que j'ai fait à Cassis en 76 où il y avait aussi Vincent Ambite, Madame Claude François-Unger, Michel Cosem, les Millot. Les ateliers, je n'y croyais pas plus que ça. Je croyais qu'on avait fait un petit truc qui nous aidait à faire vivre une Commission Poésie sympa. Mais P. Raymond avait compris ce que c'était.

Le lien avec "Doué - Non doué ? Comment l'as-tu fait ?

J'étais issu d'un milieu modeste. Et quand je suis devenu enseignant, je me sentais un vrai hussard de la République. Pour moi, l'enseignement c'était l'ascenseur social, naturellement. Je pensais que j'étais beaucoup plus doué que les autres, on m'avait mis ça dans la tête, cela m'avait énormément aidé à réussir, parce que quand on te dit "Tu es doué", tu fais tout pour le devenir, c'est une image valorisante et efficace. Je jouais le doué, l'intello. C'est incroyable ce que ça m'a appris qu'on me dise que j'étais doué, par exemple, cela m'a appris à travailler autrement. Parce que si tu es doué, il ne faut pas que tu montres que tu travailles, sinon tu es un besogneux. Donc, je faisais des trucs très brillants, je lisais à toute vitesse, j'allais à l'essentiel. C'était ma seule idée dans la vie pour apprendre : qu'est-ce qui est essentiel ? Puis chercher le détail qui accroche et les ruptures, mais ça c'est de l'affinement. Quand on va à l'essentiel on tient l'ensemble. Ce que je faisais -penser vraiment les savoirs - je me suis dit peu à peu que tout le monde pouvait le faire.

Deuxième enregistrement : on repart de l'Icem

MD : Dans l'ICEM, ce qui me plaisait, c'était le pari sur les enfants, le pari sur l'activité de l'enfant, qu'il y avait une solution possible pour sortir de l'échec. Cela nécessitait un changement radical des paradigmes, mais on sortait de la ségrégation, donc mes

choix politiques de l'époque allaient très bien avec les idées d'une école autrement pour une société autrement. Et d'un côté, je construisais la société et l'Icem devait me permettre de construire l'école. Cela marchait bien ensemble. D'ailleurs l'Icem est toujours sur cette position très dichotomique. Pour moi, l'arrêt avec l'Icem, c'est quand je me suis aperçu qu'avec les outils d'évaluation dont je disposais à l'époque beaucoup de choses avaient avancé, mais quand même la société était ce qu'elle était (l'Icem ne s'attaquait pas à la société) mais elle était reproduite dans l'école à l'identique : les enfants des milieux populaires avaient des résultats plus faibles que les enfants des milieux bourgeois. Cela m'a été insupportable, d'où crise. Cette crise m'a amené d'abord à reprendre une activité politique redoublée (je me suis présenté aux élections municipales, j'ai été élu maire adjoint communiste d'une commune de 800 habitants), et cela m'a amené à reprendre une activité classique, abandonnant toutes les méthodes d'Éducation Nouvelle. En même temps, j'ai essayé de me rapprocher du GFEN, qui restait pour moi comme un lieu où on pensait. Donc à l'occasion de rencontres, il y avait des gens qui étaient proches du GFEN, en particulier Françoise Efel. Elle m'a dit : "On fait un groupe de poésie, tu pourrais venir". Je me suis rapproché du GFEN par la petite porte, même si dans un premier temps il ne m'avait pas accepté, je trouvais que c'était un mouvement qui avait l'air sérieux. Moi, je ne l'étais pas à l'époque.

Le GFEN à l'époque était un mouvement qui travaillait beaucoup avec les universitaires. Tout le monde était cloisonné en commission. Le seul moment de réunion était en Bureau

Il y avait une commission "Sciences de l'Éducation", où depuis longtemps Pierre Raymond avait un contact avec les universitaires qui venaient de créer les Sciences de l'Éducation. De temps en temps il nous faisait lire des documents, mais ça passait toujours par la bande: "Tiens, tu lis ça, tu me diras ce que tu en penses", cela faisait ma formation ; il y avait aussi le "Groupe poésie" et puis un autre groupe qui travaillait sur les maths et qui préparait en même temps une nouvelle architecture pour une école expérimentale, liée à l'université (il y avait une salle en hexagone avec une vitre sans tain. Les étudiants se tenaient derrière et les mêmes travaillaient avec l'Institut.). Elle existe toujours. C'est dans cette école Jules Michelet à Talence qu'on a inventé les ateliers d'écriture. Dans cette école, pour éviter "l'effet Maître" qu'ils avaient déjà repéré, les cours de maths se donnaient avec trois instits qui se relayaient. Autrement dit, il n'y avait plus que les consignes (le même qui voulait "adhérer" à une instit, il avait du mal en quinze minutes chaque fois !) Les instits qui travaillaient là, étaient perdus immédiatement quand ils adhéraient au GFEN. Raymond cherchait parmi les adhérents du GFEN ceux qui étaient les plus sérieux pour les foutre dans son école. Ils travaillaient tellement pour réaliser leurs séquences qu'ils n'avaient plus le temps pour travailler au GFEN.

Le GFEN à l'époque, c'était un aspect très chercheur, très lié à l'Université et à la recherche. Dans d'autres lieux, je savais qu'il était très lié à l'INRP qui lui aussi recherchait les plus sérieux pour s'en servir comme petites mains de la pensée des grands de l'INRP. J'ai connu cela. Les instits étaient béats devant les gens qui les asservissaient dans la recherche.

Q : Parle-nous du Bureau National ? Il y avait quand même peu de gens qui intervenaient.

MD : Il y avait peu de gens dans le BN, vingt personnes maximum, tenues de main de fer par Josette Jolibert sur les horaires - elle se réclamait d'un « style CEMEA » - mais style aussi "si on veut mener jusqu'au bout la révolution pure et dure, il faut être sérieux, camarades !". Il fallait bosser. Très peu de gens intervenaient, mais je me mets à la place des jeunes c'était difficile. A l'époque, je regardais d'une manière très politique le BN (j'avais fait l'École Centrale du PCF, mon univers était tracé en tant que

jeune futur permanent du PC) et je trouvais qu'il était mal politisé. De tous ces communistes, beaucoup étaient parisiens. La France a souffert de ce communisme parisien. C'était une hiérarchie, un communisme de noblesse. Si tu étais initié, tu étais dans la noblesse des communistes parisiens. J'avais honte quand je les entendais plaisanter sur le bourrage des urnes ! C'était terrible et généralisé !

Q : Pourquoi L'Éducation nouvelle et les communistes ne s'entendaient pas ?

MD : Ils s'entendaient très bien ! Il n'y avait qu'une petite partie du BN qui ne s'entendait pas avec le PC. C'est ceux qui disaient : "L'école joue son rôle dans la société. L'école est émancipatrice." Cela a été dur les BN aussi.

Coupure entre deux orientations : l'école joue son rôle dans la société et modèle la société, c'était l'objet d'une bataille (Josette Jolibert était du côté de ces minoritaires, moi aussi et Pierre Raymond aussi). Les autres en face de nous disaient : la liaison avec le PC est normale et l'école ne changera que si la société change. En attendant, préparons le changement.

Quand j'ai dit au BN que l'école était libératrice, slogan de la tendance UID je savais ce que je disais, j'avais des arguments pour dire ça. Cela ne m'a pas fait des amis. Il n'y a pas que les usines qui émancipent. On le sait depuis longtemps.

En 1963, le GFEN a 120 adhérents environ. G. Mialaret se félicite dans Dialogue d'avoir dépassé les 100 adhérents. C'est un tout petit mouvement, pourtant il a une autorité certaine : c'est encore le mouvement de Langevin et Wallon, et le plan qu'ils ont élaboré dans les locaux du GFEN est encore dans toutes les revendications syndicales et dans les programmes des partis de gauche.

Q : Après, il y a eu le retour des Bassis. Comment as-tu vécu cela par rapport au Secteur Po ?

MD : D'abord, par rapport aux ateliers, bien, cela ne me gênait pas. Mais P. Raymond me disait : "Attention, Bassis c'est dogmatique, c'est la démarche". Mais je répondais oui, mais il est communiste, il est poète, il va comprendre.

Q : Il y avait des références qui étaient en rupture : Perrin, la psychanalyse...

MD : Au Secteur Po, on cherchait comment s'écrivent les choses... on a creusé sur le "sujet". Je n'arrivais pas à lire les concepts de la psychanalyse. Je faisais une grosse résistance, à l'inconscient, à la psychanalyse. J'ai continué à lire, puis je me suis en gagé dans une analyse. Dans mes filiations se sont ajoutés Freud et Lacan, et bien d'autres. Au secteur poésie nous nous sommes mis à chercher de ce côté là. Autour de nous, on a fini par avoir la réputation justifiée de ne parler que de psychanalyse. Et c'était vrai. Cela écartait des gens du Secteur. Cela en ramenait d'autres. Michel Perrin, ethnologue, que Pierre Colin me fit connaître, amena une réflexion d'une immense qualité. Un peu plus tard, toujours grâce à Pierre Colin, ce fut l'apport de Patrick Tort et de sa lecture scientifique de Darwin qui donna son énergie au secteur Poésie.

Et puis il y eut nos interventions en ateliers d'écriture au festival d'Avignon. Assez rapidement Pierre Raymond s'est occupé des lieux avec les CEMEA. On campait à La Barthelasse et on travaillait au centre au Lycée Mistral. Après c'était La Bugade, magnifique. Il y avait l'Oulipo dans les mêmes locaux. Drôles de rencontres et grande époque ! Très vite, sous mon impulsion, nous sommes allés aussi dans les Comités d'entreprise, en particulier EDF, par le biais d'amis que j'avais à la CGT, dont il faut se souvenir qu'elle fut à la création du Festival. On leur a fait des ateliers spécifiques et on faisait ailleurs des ateliers qui pouvaient concerner l'école, mais c'était aussi entre adultes,

avec la dimension d'un public tous azimuts. Cela nous a fait réfléchir : les ateliers ce n'était pas seulement pour l'école. On a relu Vilar ! Qui disait : "Avignon, c'est pas tout le public, c'est un large public". Pas l'illusion de tout le monde. Mais pas non plus seulement les enseignants. L'idée s'imposa que les ateliers c'était pour un large public, et bien au-delà...

Q : Comment cela se passait-il concrètement ?

MD : La formule, c'était : on prépare les ateliers le matin et on les anime l'après-midi. On tire le tract, on le distribue, cela fait partie de l'atelier. On fait écrire et on discute après. Ensuite, on va au spectacle. Le lendemain matin, rendez-vous et on recommence. Cela a été un moment de formation, de co-formation extraordinaire. Ce qui me fait dire aujourd'hui, que les formations que l'on propose en général, c'est rekativisable, quand elles sont longues, payantes et chères. On pourrait en faire de bien plus rapides pourvu que les gens se mettent à animer très tôt. Parce que, il y a un moment, où dans ces dernières années j'ai cédé un peu, par rapport ceux qui forment longtemps avant de mettre les gens en situation d'animateur. Je me suis dit : peut-être que les gens maintenant connaissent mieux les ateliers, il faut qu'ils soient mieux préparés, qu'ils soient au top niveau. Mais je me suis rendu compte que j'empêchais les gens de se lancer dans l'animation. Le haut niveau, il arrive en travaillant. Il n'y a pas de secret : plus tu en vis, plus tu en fais, plus tu en discutes avec les copains, plus tu travailles... Ce n'est pas une raison pour être consommateur tout le temps. Il faut être co-préparateur, puis animateur. C'est la co-préparation qui fait la formation, mais dans l'objectif d'animer. Sinon, tu es en position de retrait. Tu apprends beaucoup en animant. Chacun anime de façon différente, donc tu as des problèmes différents.

Q : Tu apprends beaucoup en préparant aussi.

MD : Oui, énormément en préparant et en animant.

Q : Il y avait le choix de quelque chose de très éphémère alors dans ces ateliers par rapport à la démarche qui parfois donne lieu à des choses plus construites ?

MD : Pour beaucoup, oui. Mais moi j'étais très cohérent sur le plan politique. J'avais toujours ce besoin de cohérence, donc, il fallait que les ateliers jouent quelque chose dans le social et le politique ! C'est encore en débat aujourd'hui, mais pour moi l'atelier c'était former des écrivains, ce n'était pas que changer la classe ; c'était changer la littérature et changer la société, changer les rapports sociaux. C'est un truc colossal ! Chaque atelier était bref, mais dans le cadre d'un projet politique. Qu'est-ce qui m'a amené à chercher à avoir beaucoup de monde ? Ce n'est pas pour prendre pouvoir au GFEN, c'est pour changer la société et la littérature. Par exemple, au Congrès de Grenoble, M. Cossem m'avait dit : "Il y a un type qui fait des ateliers quelque part en Midi-Pyrénées". Il l'avait contacté et m'avait dit qu'il serait certainement au Comité de rédaction de Cahiers de Poèmes (C'est Cossem qui a créé Cahiers de Poèmes). Et je suis parti de Bordeaux, jusqu'à St Gaudens pour aller rencontrer Pierre Colin, car c'était lui, le type. Je faisais déjà des ateliers à Avignon. Et Colin ne m'a pas reçu. Il m'a fait attendre une demi-heure devant la porte... J'avais fait 250 bornes en moto, ça n'était pas pour repartir. Donc j'attends dans le couloir, debout (notre relation amicale commençait mal !). Debout contre le radiateur, dans un couloir du Lycée de St Gaudens, et j'attendais que Colin sorte. Au bout d'une demi-heure, il sort et il me dit : "Non, ça ne m'intéresse pas. Nous avons fait tout ça avec Jean-Jacques Dorio, Michel Lac. Nous avons fait des ateliers dans les bistros. On est des écrivains, on n'est pas des pédagogues !". Ils avaient déjà sorti un ouvrage collectif, poétique, très beaux textes qui s'appelaient "Citoyens d'autrui". Titre magnifique ! Il me le file quand même gratuitement. Il commençait à me gonfler, je suis resté tout petit. Je revient quand même

sur Avignon "Là-bas, ce n'est pas pareil, les ateliers". Alors il me dit "Non, ça ne m'intéresse pas. On sait tout sur cette question". Ils s'étaient même saoulés en écrivant. Depuis la plus haute Antiquité les gens font ça..."

Mais, me dit-il, nous avons une exposition sur le travail que j'ai fait en lecture, avec la poésie justement. Et moi, très diplomate, je propose un lieu qui peut l'intéresser. "Alors, on viendra apporter notre exposition". Parce qu'Avignon l'intéressait aussi. Moi, je lui faisais le baratin : "On prépare le matin...". "Mais nous, on ne prépare pas ! On fait poète !". Il m'interrogeait, comme s'il me faisait passer un examen. Il me demandait si je connaissais Burroughs, Bernard Noël, etc.

Q : Tu n'avais pas l'impression que tu étais loin du GFEN Paris, et même très loin ?

MD : Pour moi, le BN existait comme essence politique, représentant les régions égales Je n'avais pas vu que le GFEN était aussi victime d'une centralisation culturelle, le centre se sentant supérieur. Ce que je découvrais en même temps, (j'étais élu dans une commune) c'était que les élus du PC étaient insupportables à Paris et je commençais à voir le PC insupportable dans le BN. L'idée Nord-Sud, pour moi, c'était un concept flou. Et même quand j'en ai parlé avec F. Castan, il m'a dit : "Tu as raison de dire que c'est un concept flou, parce que ce n'est pas Paris - la Province, c'est le Centralisme, le terrain culturel qui est un cadre précis". Donc, je ne marchais pas dans ce concept flou, dans toutes ces théories. J'avais la tête encombrée de théories, nourrie de théories. Marx, j'avais lu. J'avais lu énormément, donc j'analysais sans arrêt. Mais je n'avais pas réfléchi au Centralisme. Ma rencontre avec Castan, cela m'a aidé. A l'École Normale, on m'a proposé de présenter Normale Sup. On était quatre copains, les trois autres ont intégré Normale Sup. Major de la promotion, j'aurais pu intégrer aussi. Je n'ai pas voulu y aller, pourquoi ? Pour rester ici, à Bordeaux. Mais cela, c'était un choix personnel, pas encore un choix politique.

Q : Mais après, tu as participé à d'autres bagarres avec les MJC, et autres ?

MD : Oui, il y a eu un moment où ça s'est ouvert, mais moi j'avais toujours la tendance Comités d'Entreprise, CGT, PCF. Ce que j'ai réussi à faire quand même, c'est au niveau national de normaliser fortement les rapports avec le PC. C'est-à-dire que j'ai mené une bagarre dans le SGC (Secrétariat Général Collectif) dès que j'y suis entré, pour que le GFEN rencontre officiellement le PC. Façon de couper le cordon ombilical occulte avec le PC. L'objectif c'est aussi la possibilité de poser les choses, de reconnaître à chaque interlocuteur son identité. C'était Francis Choua qui était responsable des questions d'enseignement au Comité Central, qui a reçu pour la première fois la délégation du GFEN. Il venait juste d'être installé et je l'avais rencontré avant. Je lui avais téléphoné pour qu'on organise la rencontre. Comme il y a eu des rapports normaux au PC, cela n'a pas duré ! Cela s'est dégradé au début des années 90. Le PC s'est rendu compte que 'on n'était pas sur la même ligne. Et le GFEN s'est rendu compte que le PC c'était un vrai frein. F. Choua a duré trois ans comme responsable, et les rencontres - assez espacées - ont duré trois ans. Quand il a été changé, cela a été fini. Mais dans ce temps-là, les gens ont pu se dire : "On peut être communiste et être au GFEN, mais ce n'est pas obligatoire d'être aux deux. J'ai clarifié. Aujourd'hui le problème ne se pose plus.

Q : Partant du principe que chacun apporte quelque chose en arrivant, qu'as-tu le sentiment d'avoir apporté dans la « corbeille » ? Quel cheminement entre le moment où tu as connu l'Éducation Nouvelle et aujourd'hui ?

MD : Une vision politique sur la durée. Par rapport aux MJC, le fait que sans arrêt, ouverture. Sylvie Nony était aussi sur cette partie. Avec l'idée que si on reste dans l'école, on est foutu. Mais cela ne veut pas dire que l'on fout l'école en l'air, on était enseignant. Ouverture, ouverture, ouverture ! Les ateliers d'écriture, j'ai fait mon boulot là-dessus. Et

puis après, on a apporté des choses plus ponctuelles : la formation des gens. Quand on avait 400 directeurs de MJC, il fallait former les équipes. A la deuxième Université d'été de Marseille, les Bassis n'étaient plus dans le coup, ils étaient malades. Je me souviens qu'un jour où j'étais en colère, vous m'avez dit, par rapport à Bassis : "Cela ne fait rien, c'est nous l'avenir ! C'est les jeunes !". A la première UE à Marseille, Henri était malade au début. Il n'a pas pu venir à la préparation. Il y avait 90 animateurs, c'est moi qui ai tenu la préparation. Celle qui est devenue inspectrice, qui était la protégée de Bassis, Sabine Laschkar, elle m'a fait chier. Je lui en ai voulu longtemps...

Q : Mais après, il y a eu plusieurs virages...

MD : Dans ce que j'ai apporté : "Le Sosie", ce n'est pas rien comme pratique ! J'ai inventé ça, parce qu'on avait fait des Journées d'études, en relation avec les ministères, avec des gens des ministères, au moment où sont nés les P.A.E. (Projets d'action pédagogique). Je me rappelle que Miche Huber avait fait un truc génial... qui avait endormi tout le monde. Quand on est entré, on s'est dit, ce n'est pas possible, dès qu'il y a trois projets à raconter, c'est fin. Donc, on a rédigé les "Sosie", c'est une co-invention qui a été utile et importante pour le mouvement.

J'ai aussi apporté l'ouverture en direction des ministères : ce n'est pas parce qu'on est un mouvement révolutionnaire qu'on ne doit pas être subventionné et qu'on ne doit pas parler aux gens des ministères, des politiques. Et cela a été une bagarre, on a eu du mal à le faire parce que Bassis était contre de peur de "perdre notre âme" ; il ne faut pas de mises à disposition parce que les gens vont prendre le pouvoir. On avait 17 mises à disposition après l'entrevue avec A. Savary, elles ont été données à L'ICEM pour que l'ICEM partage et c'est Henri Bassis qui a refusé le partage. On a eu quatre MAD et on en a perdu deux entre temps.

Q : Comment expliques-tu que l'Éducation Nouvelle qui prône le développement d'un esprit critique arrive quand même à tolérer des prises de pouvoir comme celle qui a été faite par certains présidents ?

MD : Parce que pour avoir un esprit critique, il faut s'appuyer sur des choses construites et quand on est en situation de recherche, on construit beaucoup. Et quand les constructions sont d'origine politique... on ne critique pas tout. On s'appuie sur ce qu'on a déjà construit pour pouvoir critiquer. Tu ne peux pas critiquer en sapant en même temps les bases sur lesquelles tu assoies ta critique. Il faut un peu de noyau dur pour critiquer. Et les noyaux durs de l'époque, c'était une vision marxiste plutôt étroite, généreuse aussi bien sûr et il y avait plein de qualités dans cette vision-là, mais quand même des aspects étroits, toute une réflexion sur le pouvoir qui fait qu'on critiquait les autres, à partir de l'idée que le pouvoir, c'est forcément mauvais. Moi, j'ai montré que le pouvoir, c'est très bien de l'exercer. Après, tu es tranquille, tu as exercé le pouvoir, les autres te contrôlent, tu te bagarres avec les autres. Tu as plus de pouvoir si tu travailles avec d'autres. Donc, tout le monde a plus de pouvoir. Mais la réflexion ce n'était pas celle-là. Qui disait que le pouvoir était mauvais ? Tout un courant marxiste qui avait laissé prendre le pouvoir à quelques-uns. En particulier en France, à Paris ; en particulier la Direction du PC pendant très longtemps. Je revois Mai 68, comment les étudiants des Jeunesses Communistes ont été virés ! Avec Cardoze qui vire les étudiants à Bordeaux, idem à Paris. Moi, j'étais au PC, pas aux Jeunesses Communistes, mais déjà à l'époque, je trouvais cela insupportable. Et des copains me disent : "Attends, petit, tu comprendras plus tard !". Tu es alors pris entre tes initiateurs et la situation où tu vois un véritable massacre se faire et on a vu ce que ça a donné !

L'idée importante, c'est de changer de paradigme. On critique à partir des bases, mais à des moments qui ne te mettent pas en péril, parce que quand tu critiques les choses que

tu travailles, tu es un peu en péril. Il faut dissocier le moment où tu critiques le gros de tes bases du moment où tu fais le truc. Autrement, si tu as tout à faire en même temps, tu n'y arrives pas.

Ce que j'ai apporté aussi, c'est la notion de respect entre les copains, dans la mesure où j'ai respecté les copains dans les débats, dans les discussions, cela finit par faire tache. Dans la mesure où j'ai osé dire les choses, où j'ai trouvé les moyens de les dire, de prendre des libertés, penser quand même, le plus loin possible. Tant pis si cela déplaît, mais il faut le poser. Quelque chose de l'honnêteté intellectuelle et l'audace des insolences. Cela a été une conduite dans ma vie.

J'ai aussi porté le CLIMOPE, selon l'idée d'ouverture. Je ne l'ai pas porté tout seul. Un jour, R. Gloton qui sortait de sa maladie et Madame Claude François-Unger, à la sortie d'un BN, ils m'entourent et me disent : "Michel, c'est toi qui dois t'occuper de réconcilier le GFEN et Freinet !", "Pourquoi moi ?", "Mais parce que tu es jeune et que tu comprends les choses et pas Henri"...

Q : Quel cheminement as-tu vu ?

MD : J'ai vu l'ouverture, on a gagné là-dessus, ainsi que sur l'écriture, sur toutes les questions de langue on a avancé. On est passé d'une bataille à des consensus - un peu mous, par moments -. Les ateliers, il y en a partout ! 70% des Ateliers d'écriture, c'est nous, 30%, c'est le reste.

J'ai vu le mouvement grandir, mais vieillir en même temps, avec un creux. Je l'ai vu reconnu officiellement par le Ministère de l'Éducation nationale, subventionné, finissant par avoir ses entrées. On a beaucoup évolué. Avec le CLIMOPE, on est passé d'une situation où à peine je parlais, je me faisais rentrer dedans puisque j'étais au GFEN et donc communiste, avec des allusions à la Russie, à la Tchécoslovaquie... maintenant, ils nous écoutent. On a une aura pas possible auprès des autres mouvements. Quand on ne bouge pas, ils nous engueulent. J'ai vu grandir l'audience du mouvement. J'ai vu les bouquins qui ont été publiés. Quand on avait sorti "Parler, écrire pour de bon", c'était UN bouquin, tandis que maintenant on a conquis l'édition. Ce n'est pas rien.

Ce que je n'ai pas vu, c'est l'augmentation des adhésions. J'ai essayé de monter des groupes dans différentes régions. J'ai souvent échoué, pourtant, je ne suis pas nul dans l'orga. Par exemple, à Limoges. Il y a eu 30 personnes et puis cela s'est écroulé quand je n'ai plus pu y aller, quand une personne est partie. Là, j'essaye de monter un groupe en Dordogne, c'est la troisième ou quatrième fois que j'y vais. Dans le Lot et Garonne, j'ai monté un groupe qui s'est écroulé. L'organisation elle-même du GFEN, je l'ai vue plutôt s'affaiblir. Il y a onze groupes où il n'y a plus de dix adhérents.

J'ai vu un BN plus vivant et plus participatif qu'au tout début. Et le SGC, je l'ai vu à des moments misérable (à trois ou quatre). Maintenant, je sais à peu près qui vient (un jour ou les deux). Ils doivent travailler à quatre ou cinq. C'est dur !

Q : Et les ruptures, les dépassements de la situation actuelle, tu les vois se profiler où ?

MD : Dans la dimension internationale ! On a bossé les uns et les autres là-dessus. On a fait avancer les choses aussi, depuis le moment où on est allé pour la première fois en Belgique avec Sylvie, plutôt en catimini. Pour y aller, il a fallu que je raconte que les autres (les Normands) avaient déjà eu des relations... On a créé solidement l'Éducation Nouvelle en Russie. On a créé l'international dans un GFEN qui ne l'était plus. On a créé le LIEN, avec les règles du CLIMOPE. En revanche, on a échoué sur le Maroc. A mon avis, on n'a pas réussi partout...

Ce qui reste pour moi, c'est des ateliers d'écriture en université, gros programme en

perspective avec une prof d'université : on va réconcilier avec l'écriture les élèves qui sortent du lycée.

Je pense que le GFEN va se diriger vers une réflexion anti centraliste qui va lui permettre d'aborder les questions de culture beaucoup mieux qu'il ne le fait. Il y a une bagarre à mener.

Ce que je dis souvent et qui apparaît comme un slogan, c'est que l'école est le premier établissement culturel de France, avant d'être pédagogique. Pour les Français, c'est la bibliothèque. Mais en fait c'est l'école, l'école où tu apprends à lire, à parler, à savoir ce qu'est une pièce de théâtre, un poème, l'histoire. On y apprend la culture. Le GFEN a une vocation à faire développer cette idée, et dans le cadre de cette idée immense, le fait que la culture est centralisée et qu'il faut en sortir, pour décentraliser un peu partout dans le monde. Donc, les questions culturelles qui ont l'avenir des questions pédagogiques. J'ai bien dit culturelles, pas politiques, pas sociales.

Le deuxième point, c'est que je pense que le GFEN, en tant que laboratoire, il va falloir qu'il trouve mieux son assise institutionnelle par rapport à l'université qui commence à être hégémonique dans toute réflexion un peu poussée. Maintenant, si tu n'es pas universitaire tu ne publies plus, tu es soupçonné. Nous, on peut publier à notre âge, mais un gars qui a trente balais, qui a une idée, il ne publie pas s'il n'est pas universitaire. Il faut avoir fait sa thèse pour avoir le droit de parler. Cette situation est très grave. Or, le GFEN est de taille à montrer que l'associatif pense et en plus, il peut écrire.

Sur le plan du Secteur Poésie, je me bagarre pour des Maisons de la Culture (ou Boutiques d'écriture) dans chaque grande ville, comme il y a à Toulouse ou à Echirolles. C'est ce que j'ai envie de faire maintenant. Je suis en négociation. La semaine prochaine, je rencontre la Première adjointe de Juppé... L'institutionnalisation, qui échappera à l'Éducation nouvelle, mais nous, on invente ! Il s'est passé quelque chose ces vingt dernières années autour de l'accompagnement à la scolarité et c'est aussi l'avenir, contrairement à ce que dit Darcos que l'école va reprendre l'aide les élèves. L'école qui n'a pas su les enseigner et qui va les aider maintenant après cinq heures à trouver des idées géniales !

Mais la France, sans attendre l'école a mis en place une véritable institution qui est "L'accompagnement à la scolarité", avec les aspects loisirs, cultures, sports, mais aussi aide aux devoirs (un travail scolaire). Je pense qu'il y a un énorme avenir de ça. On pourrait reprendre le slogan de l'AFL : "la lecture, c'est simple quand c'est l'affaire de tous", et dire : "L'école, c'est simple quand c'est l'affaire du pays entier". Je crois que cette tendance politique est en marche. Donc, il faut la soutenir, avancer, former. J'ai un projet, lié au GFEN de former ces intervenants.

La transdisciplinarité

Q : Dans quels projets, fabriques, pratiques, inventions, productions es-tu actuellement qui, selon toi, pourraient être estampillés Education Nouvelle ? Préciser où, quand, comment, avec qui, pour qui, pourquoi, avec quels résultats, les liens avec l'Education Nouvelle, les suites, les développements ?

- *Chaque interviewer termine l'entretien par un paragraphe sur ses découvertes et ce que lui a apporté l'autre, l'interviewé.*

A travers cet entretien, l'Éducation nouvelle nous apparaît dans un ancrage régional peu connu, c'est pourtant aussi là, dans cette dimension souvent non explicitée qu'elle s'invente, y compris en ruptures, en exploration d'idées et de domaines nouveaux. Cela suppose de l'analyse, de la stratégie, du temps, de la durée, c'est à dire l'engagement de toute une vie.

L'Éducation nouvelle, vue par les yeux de Michel Ducom, c'est une nécessité d'ouverture, des liens avec d'autres mouvements, en comprenant bien notre spécificité.